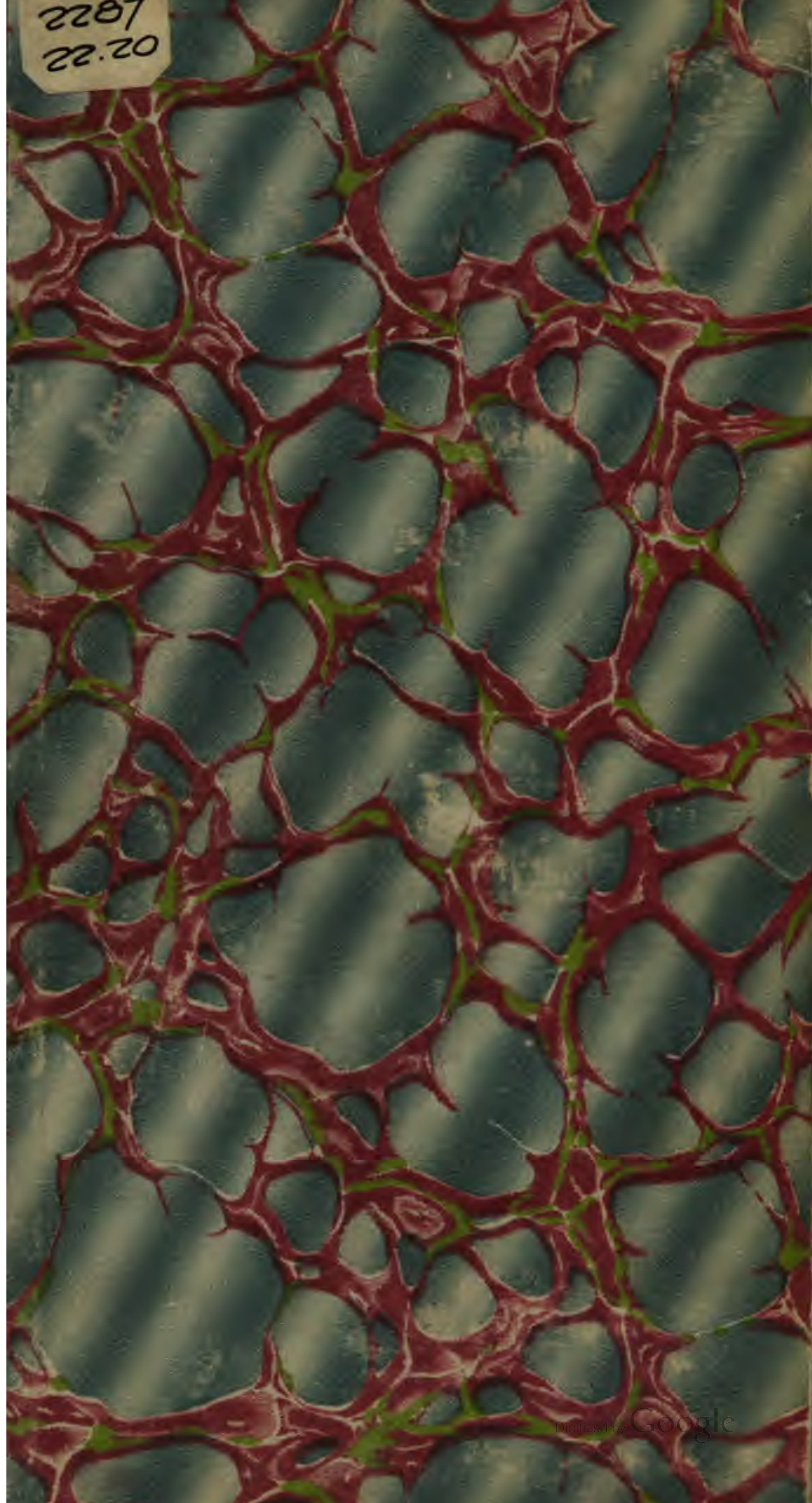

2287
22.20

LA STÈLE DE MÉSA,

EXAMEN CRITIQUE DU TEXTE.

PAR

M. CLERMONT-GANNEAU.



EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.



M DCCC LXXXVII.

By Charles Clermont-Ganneau

LA STÈLE DE MÉSA,

EXAMEN CRITIQUE DU TEXTE.

La série, déjà considérable, des dissertations sur la stèle de Mésa vient de s'augmenter d'un nouveau travail, dont je voudrais discuter dès maintenant certaines conclusions, afin de n'avoir plus à y revenir que succinctement dans l'édition définitive et trop longtemps différée où, en publiant de ce texte précieux des reproductions conformes aux légitimes exigences de la science, je me réservais de reprendre, de coordonner et de rectifier mes lectures successives.

MM. Smend et Socin, après avoir consacré une douzaine de jours à l'étude épigraphique du monument exposé au Louvre depuis 1875, nous livrent le résultat de cette étude faite en commun, dans une brochure accompagnée d'une planche lithographiée et destinée particulièrement à l'usage des cours[1].

[1] *Die Inschrift des Königs Mesa von Moab, für akademische Vorlesungen herausgegeben von Rudolf Smend und Albert Socin.* Text, 35 p. in-8°; Tafel. — Freiburg i. B. 1886, akad. Verlagsbuchh. von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck).

Les matériaux sur lesquels MM. Smend et Socin ont travaillé sont, en dehors du monument restauré et de l'estampage primitif visibles dans le « Musée judaïque » du Louvre :

1° une photographie de ce monument mise à leur disposition par M. Gildemeister[1];

2° une autre photographie exécutée pour M. H. Derenbourg, qui leur en a transmis un exemplaire;

3° l'estampage, conservé à la bibliothèque de Bâle, de trois des grands fragments[2].

Constatons tout de suite que MM. Smend et Socin ont négligé d'utiliser un document essentiel qui, cependant, était, comme les autres, à leur entière disposition, et dont j'avais moi-même, à plusieurs reprises, signalé l'existence et l'intérêt. C'est la copie faite par l'Arabe Selîm el-Qâri de *sept lignes consécutives de l'original avant sa mutilation*. Il est regrettable que cette copie, exposée à titre de pièce justificative, à côté de la stèle et de l'estampage primitif, ait échap-

[1] Cette photographie aurait été publiée en 1875 et presque aussitôt retirée du commerce, disent les auteurs. J'en ignore, pour ma part, l'existence.

[2] Estampage remontant à une époque « où, disent les auteurs, l'on avait à Bâle l'espoir d'acquérir les fragments ». Cette assertion laconique demande une explication. Les fragments en question avaient été, en 1870, mis en gage par moi chez M. Spittler, Suisse, banquier du consulat de France à Jérusalem, contre l'avance des sommes nécessaires pour payer les Bédouins avec qui j'étais aux prises, sans autres ressources que mon maigre traitement d'employé au consulat. M. Spittler me fit, en effet, des offres d'acquisition que je déclinai. C'est à ce moment qu'on a probablement pris et envoyé à Bâle des estampages des fragments confiés en dépôt.

pé à l'œil si attentif de ces Messieurs, car elle aurait probablement modifié sur plus d'un point les lectures nouvelles qu'ils proposent et que nous allons examiner[1].

Mais, auparavant, il me faut répondre à quelques critiques générales que les auteurs adressent à la restauration du monument.

L'on sait dans quel état déplorable il nous est parvenu. La stèle a été littéralement mise en pièces par les Bédouins, et malheureusement beaucoup de morceaux ont totalement disparu. Le texte présenterait donc d'irréparables lacunes, si, par bonheur, nous n'avions pas un estampage complet pris sur le monument avant sa mutilation[2]. Seulement cet estampage, lui aussi, a beaucoup souffert. Arraché de la pierre encore mouillé, déchiré, froissé, chiffonné, il nous est parvenu en lambeaux. Ces lambeaux rapprochés les uns des autres ont été placés par

[1] Au moment de donner le bon-à-tirer de cet article, je reçois, de M. Noeldeke, une courte mais substantielle notice sur le travail de ces Messieurs (*Literarisches Centralblatt*, 8 janv. 1887). Le savant hébraïsant y fait de sérieuses réserves sur plus d'un des points avancés comme certains et acceptés un peu vite comme tels (en France même, par des critiques plus ou moins autorisés qui auraient dû au moins prendre la peine de vérifier les documents controversés avant de se faire l'écho complaisant d'allégations contestables; cf., par exemple, *Revue de l'histoire des religions*, 1886, sept.-oct., p. 238). J'indiquerai en note, à l'occasion, les doutes qu'inspirent à M. Noeldeke, diverses lectures de MM. Smend et Socin.

[2] Non pas par Selîm el-Qâri, comme le disent les auteurs (p. 5), mais par Ya'qoub Karavaca que j'avais envoyé spécialement à cet effet. Selîm el-Qâri avait pris antérieurement la copie dont je parle plus haut.

les soins de la Conservation du Louvre entre deux glaces, qui permettent d'étudier le texte en regardant l'estampage par transparence. Ce travail de juxtaposition était fort délicat et présentait de grandes difficultées matérielles d'exécution. Il a été accompli avec tout le soin possible; mais l'on n'a pu et l'on ne pouvait éviter des défauts de coïncidence sur les bords déchirés de ces lambeaux, fripés, séchés isolément, et n'ayant plus les mêmes superficies proportionnelles. L'on s'est interdit absolument, et avec raison, d'essayer de corriger ces irrégularités par des moyens mécaniques ou autres qui auraient pu amener une altération du texte. L'estampage a été laissé dans l'état même où il se trouvait; il n'est maintenu que par la pression des deux glaces, et çà et là par quelques petites agrafes de baudruche gommée et transparente qui ont leur point d'attache en dehors des lettres. MM. Smend et Socin ont donc tort de supposer que dans sa partie inférieure, et ailleurs encore[1], les feuilles superposées de l'estampage auraient été *collées après coup l'une sur l'autre*[2], et d'attribuer à un artifice qui, en effet, serait inexcusable s'il était réel, les obscurités particulières qu'offre le déchiffrement dans ces régions.

L'estampage a été religieusement respecté.

[1] *Nachträglich überklebt* (p. 8). Ils reviennent plus loin d'une façon positive sur cette accusation toute gratuite : *der Abklatsch ist an dieser Stelle leider überklebt* (p. 28).

[2] *Leider ist das letztere auch sonst noch an einigen Stellen geschehen* (p. 8 et *passim*).

C'est lui qui a servi de base à la restauration de l'original, opération épineuse dont MM. Smend et Socin ne paraissent pas soupçonner les complications. Le monument consistant en une stèle épaisse de basalte arrondie par le haut[1], dont les côtés allaient s'élargissant par en bas, présente de nombreuses irrégularités : la surface écrite est inégalement dressée, ici plane, là convexe ou concave; les lignes sont tantôt droites, tantôt courbes, tantôt obliques entre elles, rarement équidistantes; les lettres, variables dans leur forme, leur inclinaison, leur écartement. L'original a été recueilli en fragments de grandeur très différente, dont les plus petits ne contiennent parfois qu'une seule lettre, et encore incomplète[2]. Une notable partie de l'original manque. Il a fallu, pour arriver à rapprocher tous ces fragments, de longues et pénibles manipulations. Car il ne s'agissait pas d'un simple jeu de patience aboutissant à la reconstitution d'une surface donnée; il fallait tenir compte du corps même du monument et de la juxtaposition de morceaux souvent anépigraphes, ayant

[1] Je constate avec plaisir, en passant, que MM. Smend et Socin sont d'accord avec moi sur la forme originale du monument, et n'admettent pas qu'il ait été, ainsi qu'on l'a prétendu quelquefois, arrondi par en bas comme par en haut. (Cf. ce que je dis plus loin, p. 112.)

[2] Si soigneusement que ces Messieurs aient examiné le monument ils n'ont pas vu que certains morceaux qu'ils donnent sur leur planche comme étant d'une seule pièce sont en réalité constitués par la réunion de plusieurs fragments. Par exemple l'îlot de basalte comprenant des portions des lignes 26, 27, 28, vers la fin, n'est pas d'un seul tenant, comme ils l'indiquent, mais a été reconstruit à l'aide de trois morceaux.

leurs contacts dans les profondeurs de la masse du bloc primitif. A cela sont venus s'ajouter quelques légers déplacements produits par le travail du plâtre au moment où il faisait prise. Dans ces conditions, l'on comprend aisément que l'on ne pouvait obtenir une restitution absolue de l'original à un millimètre près. Parfois les indications superficielles du basalte et celles de l'estampage se trouvaient en léger désaccord, et il a fallu admettre une tolérance que l'on accorde même à des opérations techniques visant à l'exactitude mathématique. Cette tolérance a été enfermée dans les limites les plus étroites qu'il était possible, et l'on s'est fait une loi de respecter avant tout les contacts forcés du basalte. Il en est résulté qu'en reportant sur le plâtre, qui comble les lacunes du texte, les données souvent incertaines de l'estampage, plusieurs lettres se sont trouvées à quelques millimètres de leurs positions réelles. C'était inévitable. D'autre part, l'on n'a pas prétendu dans les parties restituées faire un fac-similé des lettres disparues, mais seulement les rappeler d'après l'estampage pour faciliter le collationnement de ces deux documents qui seuls font foi, et qui se complètent et se contrôlent l'un par l'autre. Aussi, les planches héliographiques gravées depuis plusieurs années et destinées à l'édition définitive comprennent-elles, à côté d'une reproduction des fragments de basalte remis en place, une reproduction de l'estampage lui-même, le tout à une échelle suffisante pour l'étude.

Malgré quelques critiques de détail et sans portée

sérieuse, concernant les caractères figurés sur le plâtre, à titre de *memento*, par un praticien qui est responsable de leur exécution plus ou moins heureuse, MM. Smend et Socin veulent bien reconnaître que, vérification faite, la juxtaposition des fragments et la restauration sont en général bien réussies[1]. C'était là le point essentiel, et ma part de responsabilité dans la réfection du monument s'arrête là.

L'on a eu soin autant que possible de déchausser les bords des fragments encastrés, pour que le plâtre ne vînt pas masquer, en les affleurant, les points précis où les lettres originales sont cassées. Ces Messieurs (p. 11) critiquent cette disposition, dont le but était cependant de répondre aux légitimes exigences du contrôle scientifique; je doute qu'on leur donne raison et je soupçonne que si l'on avait procédé différemment, ils auraient été les premiers à blâmer ce qu'ils proposent, et à proposer ce qu'ils blâment. Quant à laisser le monument tel quel, brisé en cent morceaux, sans le remonter, en se contentant d'as-

[1] *Die Restauration..... muss im allgemeinen als wohlgelungen bezeichnet werden* (p. 10). Ces Messieurs font seulement une réserve (p. 8). Ayant constaté que la distance, mesurée sur l'estampage, entre la ligne 1 et la ligne 32, était de 0m,918, tandis que, sur le monument restauré, elle n'est que de 0m,890, ils en concluent qu'on a dû trop rapprocher le grand fragment supérieur du grand fragment inférieur. Tout ce que je puis dire c'est que la mise en contact des fragments de basalte, non pas seulement à leur surface, mais *dans les parties profondes de la masse,* ont matériellement imposé ce résultat. Ces Messieurs sont-ils, d'ailleurs, bien sûrs d'avoir tenu compte des espaces vides qui séparent les morceaux d'estampages le long de cette base verticale mesurée par eux?

sembler les moulages de ces morceaux, je crois que cela n'aurait fait l'affaire ni du public, ni des savants, y compris MM. Smend et Socin, d'autant plus que c'est justement grâce aux tâtonnements de la restauration que la position exacte de plus d'un morceau a pu être déterminée, et par suite, la lecture de plus d'un passage assurée.

Mais j'ai hâte d'arriver à la partie vraiment intéressante du travail de ces Messieurs, c'est-à-dire aux progrès qu'ils pensent avoir réussi à faire faire à la lecture du texte; ils auraient retrouvé, disent-ils eux-mêmes (p. 3), plus de quatre-vingts lettres «*plus ou moins sûres*», de façon à obtenir un texte presque continu jusqu'à la ligne 27[1].

[1] Bien que je me sois, à dessein, renfermé dans l'examen critique des lectures mises en cause par le travail de MM. Smend et Socin, en m'interdisant autant que possible de toucher à des questions d'interprétation qui seront traitées dans l'édition définitive, je ne puis m'empêcher de consigner ici, par anticipation et très sommairement, deux ou trois réflexions touchant des points de chronologie et d'histoire en dehors de la présente discussion.

J'ai toujours été frappé de voir que Mésa ne parle que de son père et prédécesseur et ne remonte pas plus haut dans sa généalogie. J'en conclus que s'il s'arrête là, c'est qu'il n'avait pas d'autres rois à citer dans sa lignée, sans quoi il n'eût pas manqué de le faire, et de mentionner au moins son grand-père, si celui-ci avait régné. Le père de Mésa doit, par conséquent, être le fondateur d'une nouvelle dynastie moabite qui a pris naissance à la faveur d'un événement ayant sensiblement affaibli la puissance du royaume d'Israël; les trente ans de règne attribués au père de Mésa nous permettent de remonter assez haut pour chercher cet événement (vers l'époque d'Omri?). D'autre part, il faut admettre pour trouver la place de la série de hauts faits et de travaux d'utilité publique

Tout d'abord, je dois faire remarquer que plusieurs de ces lectures « nouvelles » ont été données ou indiquées par moi, il y a plus de dix ans, dans un travail [1] que ces Messieurs citent bien à l'occasion, mais dont on croirait qu'ils n'ont eu qu'une connaissance tardive, après avoir entrepris leur revision. Reste à examiner ce que valent les autres.

Le principal effort de ces Messieurs a porté sur l'estampage et spécialement sur la région gauche de l'estampage, c'est-à-dire sur la fin des lignes, du haut en bas de la stèle, région pour laquelle le basalte nous fait totalement défaut [2]. J'avais cru constater que l'estampage lui-même ne nous donnait pas en gé-

relatés par Mésa, que celui-ci n'a fait exécuter la stèle qu'après quelques années de règne. Le moment précis où a eu lieu l'érection de ce monument commémoratif a été fort discuté. Parmi les solutions possibles de ce problème que j'aurai à aborder dans l'édition définitive, il en est une que l'on a trop négligée et que je livre aux réflexions des savants en attendant que j'y revienne moi-même, sans prétendre cependant encore qu'elle est la vraie. La stèle de Mésa ne pourrait-elle pas être postérieure aux règnes des deux fils d'Achab, Achaziah et Joram? Cette hypothèse, qui ramènerait la stèle de Mésa aux environs de l'année 884 (d'après la chronologie reçue), c'est-à-dire postérieurement à la tragédie de Jéhu, rendrait bien compte de la phrase de Mésa וארא·בה·ובבתה (cf. pour la ruine du בית d'Achab à propos de la mort de Joram, II *Rois*, IX, 89 et *passim*, et, pour les pertes de territoire moabite au moment de l'intronisation de Jéhu, II *Rois*, X, 32 et 33). Mésa aurait donc été, dans ce système, successivement contemporain d'Achab (בימי·אמר·כ···), d'Achaziah, de Joram et de Jéhu. Ce n'est là, je le répète, qu'une hypothèse, que je me borne à mettre en ligne et que je me réserve de discuter en temps et lieu.

[1] *La Stèle de Mésa, observations et lectures nouvelles, Revue critique*, 11 septembre 1875, p. 166 et suiv.

[2] Sauf pour les lignes 1, 2 et 25.

néral les dernières lettres des lignes; comme il est incontestable que la feuille de papier était plus large que la pierre, j'en avais conclu que si ces lettres n'étaient pas venues ou étaient insuffisamment venues sur l'estampage, cela tenait à l'état même de l'original.

Il paraît que je me trompais; tel est, du moins, l'avis de ces Messieurs (p. 7). Suivant eux, ces manques proviennent de ce que l'Arabe a mal exécuté l'estampage. Les caractères dont nous déplorons l'absence ou l'imperfection étaient aussi bien conservés que les autres, mais, n'ayant pas été suffisamment frappés par la brosse, ils n'auraient pas laissé de traces sur le papier, ou ils y auraient laissé des traces peu visibles, le plus souvent même tout à fait invisibles, pour mes yeux du moins[1]. La vue de ces Messieurs doit être douée d'une acuité particulière,

[1] Ces Messieurs vont même jusqu'à révoquer en doute (p. 7) que l'angle inférieur de droite de la stèle n'existât plus comme je l'ai dit, au moment où a été pris l'estampage. Ils ne seraient pas éloignés de supposer que, si dans cette région l'estampage est muet, même pour eux qui s'entendent cependant si bien à le faire parler, c'est qu'il a été également mal exécuté par l'Arabe chargé de cette opération. Ils se demandent comment il se fait qu'on ait pu ultérieurement retrouver un fragment de basalte appartenant à cet angle manquant. La réponse cependant est bien simple : l'angle détaché de la stèle, et par conséquent non venu dans l'estampage, n'avait pas pour cela nécessairement disparu. Dans un autre croquis de Selîm fait avant l'estampage et la mise en pièces de la stèle, croquis dont je donnerai la reproduction, celle-ci est représentée avec *un de ses angles inférieurs absent;* il est vrai que c'est l'angle gauche et non l'angle droit; la confusion sur ce point provient de ce que ce second croquis a été, comme je le prouverai, fait après coup.

car là où je n'ai rien vu, ils affirment avoir vu, et ils transcrivent. Le fait est d'autant plus frappant que parfois nous sommes d'accord sur le résultat même : plusieurs restitutions de lettres s'imposent à la fin des lignes avec un caractère d'entière certitude à cause des mots ou des parties de mots par lesquels commence la ligne suivante; ces lettres je les ai données comme *restituées;* MM. Smend et Socin les donnent comme *vues*. Ils donnent aussi comme *vues* intégralement, là et ailleurs, d'autres lettres incomplètes ou incertaines dont j'ai dit : *je crois voir*. Évidemment notre coefficient de visibilité n'est pas le même. Il y a là une question d'équation personnelle qui ne peut être tranchée que par l'intervention d'un ou de plusieurs tiers qui décideront.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que MM. Smend et Socin ne sont pas toujours d'accord même entre eux sur ces lectures hypothétiques. Ils avouent aussi que tel ou tel caractère leur apparaissait plus ou moins nettement suivant la lumière et l'heure de la journée (p. 15). Ce sont autant d'éléments d'incertitude subjective et objective, dont ils n'ont peut-être pas toujours tenu suffisamment compte dans leurs conclusions[1].

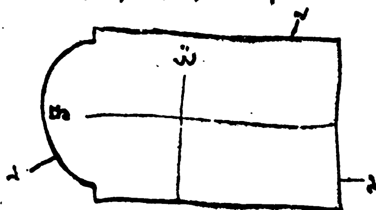
[1] Ils font cependant, une fois, un aveu général qui est bon à retenir, et qui tend à frapper de suspicion plusieurs des affirmations catégoriques auxquelles ils aboutissent dans le détail : « Die links oft nur in schwachen Abdrücken erkennbaren *und gelegentlich auch nur nach Vermuthung angenommenen Charactere* (p. 9). » Il arrive même parfois qu'un caractère donné comme certain dans leur transcription l'est comme indistinct sur leur lithographie (par exemple ll. 16, 23, 24, 26, 30).

Il y a eu, en outre, entre eux un sentiment visible d'émulation qui les poussait dans cette sorte de steeple-chase paléographique, à renchérir l'un sur l'autre, et tendait, l'imagination aidant, à forcer leurs observations dans le sens affirmatif et, par suite, à en fausser le résultat.

En attendant, je crois pouvoir établir, par des arguments d'une nature plus objective et, dès lors, moins sujets à controverse, un fait sur la portée duquel il est inutile d'insister, à savoir que les deux ou trois derniers caractères des lignes étaient déjà oblitérés sur l'original avant l'exécution de l'estampage, au point de n'y être plus discernables, et que, par conséquent, les lire sur un estampage qu'on déclare lui-même défectueux, est un tour de force qu'il est donné à peu de personnes d'accomplir,

Cette preuve, je l'emprunte à la copie dont j'ai parlé plus haut et que je reproduis ci-contre en *fac-similé;* nous aurons, d'ailleurs, pour d'autres questions non moins importantes, à tirer parti de ce document versé pour la première fois au débat.

La copie reproduite à la page suivante a été exécutée par Selîm el-Qâri avec une habileté vraiment remarquable pour un Arabe, et avec une sincérité dont témoignent ses imperfections mêmes et ses erreurs.



COPIE PARTIELLE DE LA STÈLE DE MESA

(lignes 13–20)

PRISE PAR SELÎM EL-QÂRI, AVANT LE BRIS DU MONUMENT.

¦ XIII 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21

·ב ק ר י ת | ו א ב ב ה א ת·א ש ר ן·ו א ת א ¦

22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 ¦ XIV 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

ת·נ ה ע ל·י ש ר א ל | ו א ¦ ח ב ה ל פ נ י כ (י)·מ ש

14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

ר ת | ו י א א מ ר·ל י·כ מ ש·ל כ כ·א ח ז·א

35 36 ¦ XV 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

ח ב ה·מ ב ק ע·ה ש ח ר ע ד ה צ ר מ |·ו א ¦ מ ח

21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 ¦ XVI 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

ר ו י ר ן | ו נ ב ר ת·ו ? ¦ ה ל ך·ב ל ל ה·ו א ל ת

14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 ¦ XVII 1 2 3 4

מ ש מ א ¦ ז א·ו א ה נ·כ ל ה ש ב ע ת א ל פ (ם)...? ג

5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27

כ י·ל ע ש ת ר·כ מ ש ה ח ר מ ת ה | ו א ו א ק ח

28 29 30 31 32 33 34 ¦ XVIII 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 [18

[ש י כ מ ש | ו מ ל ך י ש ר א ל ב נ ה ¦ ת ו ר ח מ ת |

19 20 21 22 23 24 25 26 27 28] 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39

ח ב·? מ ? ה מ·ל (י) פ נ·]ת | כ י·ל ע ש ת ר·כ

40 41 42 43 44 45 46 47 ¦ XIX 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

| ו י י ג ר ש ה כ מ ש מ פ ¦ ל י י ה ה ו א ס

14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 ¦

¦ י ה ץ ו י ש ב ב ה ב ה ל ת ח מ ה ב י

¦ XX 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23

ת ן א ש·כ ל ר ש ה | ו א ש א א ה ב י ה ץ ו א ח ¦

24 25 26 27 28 29 30 31 32 ¦

¦ א ק ח מ מ א ב מ א

Le copiste, ignorant la nature de l'écriture et de la langue à laquelle il avait affaire, et supposant probablement que l'inscription était grecque, ou occidentale, méprise fort excusable pour lui, vu l'aspect de cette inscription, a transcrit les caractères de *gauche à droite*, c'est-à-dire en commençant par *la fin des lignes*. Il a attaqué le texte à peu près au milieu, à la fin de la ligne 13, et en a poursuivi la transcription sans désemparer jusqu'au commencement (à son point de vue jusqu'à la fin) de la ligne 20 inclusivement.

Je ne puis entrer ici dans une discussion détaillée de la transcription de cette copie que je donne ci-dessous, des bourdons, doublons et autres méprises qui y foisonnent, etc.; on la trouvera avec les explications nécessaires dans l'édition définitive de la stèle de Mésa.

Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour constater que Selîm a justement omis à la fin de ces lignes les caractères que ces Messieurs déclarent avoir réussi à distinguer sur l'estampage et que moi je déclare n'y avoir pas vus et n'y pas voir aujourd'hui avec la meilleure volonté du monde [1]. Il est difficile d'attribuer ces omissions *initiales* à une inadvertance analogue à celle dont le copiste fait plusieurs fois preuve dans l'intérieur des lignes; ce n'est pas au moment où il attaquait la ligne que ces bourdons

[1] Le fait est d'autant plus frappant que Selîm ne commet pas *une seule omission* dans les caractères par lesquels les lignes débutent (ou, à son point de vue, se terminent).

systématiques et répétés pouvaient se produire[1]. Il devait y avoir là un obstacle matériel empêchant de discerner les caractères sur l'original, soit qu'ils fussent frustes, soit qu'ils fussent empâtés de terre ou de mortier[2]. C'est ce même obstacle qui a produit les manques de l'estampage[3].

Autre remarque d'une portée générale. MM. Smend et Socin ont une tendance, dans les parties vides ou douteuses, à forcer le nombre des lettres en dépassant la mesure possible. La chose est tout à fait sensible dans deux cas; à la fin de la ligne 6, après le mot ?אמר·כ, *il a dit ainsi*, ils donnent comme *vues* deux lettres en plus : בר (=כדבר), et, à la fin de la ligne 7, après את, ils donnent comme vues et entrevues les quatre lettres כל·אר. Moi, j'avoue ne pas voir traces de ces lettres. Si l'on en admet l'existence, l'on obtient deux lignes de 42 et de 41 signes; or les lignes les plus longues de l'inscription ne dépassent pas 38 signes[4]. Ce *maximum* anormal est déjà bien fait à lui seul pour éveiller des doutes.

[1] A la ligne 7 seulement, la copie de Selîm omet les deux dernières lettres ·וה du mot ·ואחוה, portées nettement par l'estampage comme je l'avais constaté dès l'origine.

[2] La région illisible de l'estampage comprenant l'extrême fin des lignes est délimitée par une sorte de frange opaque, sinueuse, allant du haut en bas de l'inscription, tout le long du côté gauche.

[3] Je serais porté à croire que la stèle, quand elle a été copiée et, plus tard, estampée, était couchée à terre sur le côté gauche. C'est dans cette position que la représente le croquis de Selîm. Il est probable que le bloc avait été réemployé dans quelque construction ultérieure.

[4] Les lignes, j'entends les lignes normales en dehors de celles,

Ligne 1. Le nom du père de Mésa est un nom théophore composé avec celui du dieu Chamos et un second élément conservé seulement sur l'estampage, qui est là très obscur. Je l'avais, lors de mon essai, reconstitué provisoirement et par *pure* hypothèse d'après un document assyrien : כמשנדב. Plus tard, influencé par l'existence du nom נדמלך, sur une intaille réputée ammonite par M. de Vogüé, j'avais cru pouvoir lire : כמשנד [1], tout en avouant que le נ n'avait laissé que des traces inappréciables; je dois ajouter que les traits constitutifs du ד seraient bien haut placés. Ces Messieurs lisent כמשמלך. Il y a, en effet, des vestiges de traits favorables à cette lecture, pour le ך et surtout pour le ל; quant au מ, je ne le vois pas. Ces Messieurs reconnaissent eux-mêmes que les trois caractères proposés par eux sont un peu petits (il semble, en effet, au premier abord, qu'il n'y a place que pour deux). Je suis prêt nonobstant à me rallier à cette lecture, plausible mais non pas « völlig sicher », si elle obtient l'approbation des savants compétents dont l'intervention ne manquera pas, je l'espère, de se produire; je dois faire remarquer toutefois que le passage présente encore

beaucoup plus courtes, comprises dans le cintre de la stèle, sont de 33, 34, 35, 36, 37 et 38 signes. Une seule ligne (11), en admettant la lecture העמ·מ, en aurait 39. En tout cas la tendance à se tenir au-dessous du chiffre 40 est bien accusée. Je compte comme signes les barres séparatives; je fais abstraction des points disjonctifs.

[1] Le point que porte le plâtre après כמש est une méprise du praticien chargé de la gravure.

assez d'incertitude pour laisser le champ libre à d'autres combinaisons. Par exemple, étant donnée l'ambiguité de la première lettre du groupe, l'on pourrait songer aussi à la lecture כמששלך[1], en s'appuyant sur l'existence des noms propres théophores phéniciens où l'élément verbal שלך entre en composition; il ne faut pas perdre de vue cependant que, si ma lecture de la ligne 4 doit être maintenue, comme je le pense, le verbe שלך aurait eu en moabite une acception péjorative difficilement conciliable avec le rôle qu'il jouerait ici.

L. 3. A la fin, la lecture כמשע·ם, donnée comme certaine, n'est satisfaisante ni paléographiquement, ni philologiquement[2]. Il n'y a pas place matérielle pour toutes ces lettres, que ces Messieurs auraient dû au moins figurer comme incertaines, puisqu'ils ne sont pas eux-mêmes d'accord sur la visibilité de deux d'entre elles. Je crois, pour ma part, qu'ils se sont laissé égarer par des plis et des empâtements de l'estampage, mirage dont leur œil sera plus d'une fois dupe. Tout ce que l'on peut dire c'est que la lettre suivant le מ de כמ n'était pas une lettre à queue. Si je voulais m'aventurer sur ce terrain mouvant où ils se meuvent avec tant d'aisance, je serais plutôt tenté de voir, après le premier מ, dont déjà la tête n'est

[1] Ou encore כמששלם, du même type que le nom phénicien אשמנשלם (*C. I. S.*, n° 119); la queue, ou apparence de queue de la dernière lettre, dont ces Messieurs n'hésitent pas à faire un ך et dont la tête est fruste, pourrait appartenir à un ם (et aussi à un ן ou un ף).

[2] M. Noeldeke (*l. c.*) répugne à l'admettre.

pas nette, des traces des caractères ח·י, qu'implique la restitution : בם[ח·י]-שע, admise et, jusqu'à nouvel ordre, maintenue par moi [1].

L. 4. Ces Messieurs se prononcent résolument pour la lecture המלכן [2], que j'ai déjà combattue, au lieu de celle השלכן, que j'ai proposée. Je ne vois absolument pas, aujourd'hui plus qu'auparavant, la queue du מ, soit sur l'estampage, soit sur le basalte qui est, du reste, sur ce point en trop mauvais état pour permettre de supposer, si nous n'avions que lui, une autre lettre qui ne serait ni ש, ni מ. D'ailleurs, המלכן serait peu en accord avec le contexte : *tous les rois* n'étaient pas nécessairement les ennemis de Mésa; d'une part, le sens énergique du verbe השע, « sauver », et, d'autre part, le parallélisme avec שנאי impliquent un mot marquant expressément l'hostilité.

A la fin, je crois distinguer une dent de la tête du מ, et des traces de la tête du ר appartenant au nom d'*Omri*, qui est, bien entendu, depuis longtemps acquis à la transcription.

L. 5. La lecture du mot ימן n'a jamais fait de doute; si j'ai signalé le ן, empâté à sa partie supérieure, comme pouvant prêter à la confusion avec le מ, c'est par excès de scrupule paléographique,

[1] Concurremment avec la restitution בם[ח·ם]-שע, qui, *a priori*, me semblerait encore la plus plausible en même temps que la plus simple.

[2] Mise en doute par M. Noeldeke (*l. c.*).

pour mieux faire comprendre l'état actuel de la lettre.

J'ai proposé les lectures יאנף et תאנף. Ces Messieurs opinent pour la première; j'ai penché en dernier lieu pour la seconde. Le י n'est pas si « deutlich » que pourraient le faire croire la copie et la transcription de ces Messieurs, et il conviendrait de le marquer au moins d'un signe de doute[1]. Quant au sens, il est hors de conteste.

L. 6. L'omission sur le plâtre du point après את, point donné par mes anciennes transcriptions et copies, est comme plusieurs menues erreurs de ce genre, le fait du praticien.

A la fin, כדבר est une lecture, à mon sens tout à fait arbitraire; il est singulier qu'après les aveux de leur commentaire, ces Messieurs n'aient pas hésité à dessiner et à transcrire ces caractères *comme entièrement vus*. Pour moi je ne discerne, et encore en partie, qu'un כ; ensuite vient le bord de cette frange nébuleuse limitant le champ lisible de l'estampage, bord avec lequel peut se confondre la queue d'un ן ou d'un ם; au delà, rien; d'ailleurs, la lecture que je repousse, outre qu'elle n'est pas justifiée paléographiquement donnerait à cette ligne 42 signes, ce qui est excessif, ainsi que je l'ai fait observer plus haut.

L. 7. A la fin : את·כל אר; כל est donné comme indubitable; il devrait, d'après les aveux mêmes du

[1] M. Noeldeke (*l. c.*) n'est pas absolument rassuré sur le יאנף de ces Messieurs, et se demande si nous n'aurions pas là tout simplement un *niphal* נאנף (נ est paléographiquement difficile).

commentaire, être dessiné au moins en pointillé et transcrit avec des points de doute. Je ne vois rien de tout cela et je ne puis que maintenir ma transcription : את·[אר]־ץ, qui me semble répondre bien mieux à la place disponible.

L. 8. J'avais ainsi comblé dans la *Revue critique*, la lacune du passage important : וישב·בה·ימד·וחצי·ימי·בנה·ארבען·שת·; ces Messieurs sont d'accord avec moi, sauf pour la dernière lettre du troisième mot, où ils voient un ה et non un ד. J'ai eu le tort, je le reconnais, de ne pas discuter dans cette notice, forcément très sommaire, l'identité de cette lettre qui prête, en effet, à l'équivoque, et de ne pas donner les motifs qui m'avaient fait écarter la lecture ה, lecture qui se présente tout d'abord à l'esprit[1], plus encore qu'à l'œil, et à laquelle ces Messieurs se sont arrêtés. Ces motifs sont d'ordre paléographique et philologique. La lettre est compliquée de traits accidentels; j'ai considéré comme accidentels ceux que ces Messieurs considèrent comme réels et réciproquement. En admettant, avec ces Messieurs, que le trait où ils voient la hampe d'un ה ne soit pas du « Schmutz », ainsi qu'ils qualifient le triangle où j'ai vu un ד, il est permis d'hésiter, ils le reconnaissent eux-mêmes, sur le tracé des trois barres parallèles; la plus inférieure de ces barres formerait, en outre, un angle bien droit avec la hampe; enfin le

[1] L'idée en est très tentante à cause du parallélisme avec le mot ימי qui suit immédiatement.

point disjonctif qui suit la lettre controversée serait placé bien à l'intérieur de cette lettre. D'autre part, ימה, comme l'exige le parallélisme, serait pour ימיה, (= ימיו), *ses jours*; or, l'on s'attendrait dans ce cas, d'après les habitudes orthographiques de la stèle, à ce que le י de l'état construit du pluriel fût exprimé graphiquement au contact du suffixe pronominal; c'est ainsi que, plus loin (l. 22), nous avons, dans des conditions analogues, שעריה et non שערה, *ses portes*[1]. Il est possible qu'on puisse répondre à ces objections, mais il eût été désirable que ces Messieurs les eussent prévues et réfutées. ימר est peut-être plus difficile à expliquer que ימה = ימיה, mais ce ne serait pas une raison pour le proscrire si la lecture était certaine. C'est affaire à d'autres savants de nous départager[2]. Puisque j'en suis sur cette question, je dois consigner ici, sans y insister autrement, quelques

[1] On peut dire, il est vrai, qu'ici le ה est le suffixe féminin et non le masculin comme dans notre passage. Mais si cette distinction peut être invoquée pour atténuer une difficulté à laquelle ces Messieurs ne paraissent pas, d'ailleurs, avoir songé, je ne crois pas qu'elle suffise pour la lever. Je fais la même réserve pour l'explication de רשה par רשיה (ligne 20, note 2 de la p. 14). La stèle porte bien בת à côté de בית, mais ces deux formes sont prises dans des acceptions sensiblement différentes.

[2] M. Noeldeke (*l. c.*) estime que ה n'est pas, d'après ce que disent ces Messieurs eux-mêmes, tellement hors de doute, que l'on doive d'ores et déjà accepter la forme surprenante ימה = ימיו. Je rappellerai, cependant, à la décharge de ces Messieurs, le Qeri-ketib de Jérémie (17, 11) ימו = ימיו, qui, par une coïncidence curieuse se trouve justement combiné avec le mot חצי; mais que vaut cette variante? Quant à ימי = ימיי, *mes jours* (l. 6), l'on conçoit que l'un des deux י consécutifs disparaisse comme en hébreu.

doutes qui m'ont traversé l'esprit. Faut-il lire ימר? Faudrait-il rattacher à ce groupe וחצי de manière à n'en former qu'un seul mot?? Faudrait-il chercher là un nom propre qui serait le véritable sujet de ישב??? En tout cas, ma première lecture et celle de ces Messieurs reviennent à peu près au même pour le sens : « seine Tage » et « tout le temps, sa vie durant » ne diffèrent guère. Je dois faire remarquer, en terminant, que la lecture ימה introduit dans la construction de la phrase une forte anacoluthe qui les a eux-mêmes frappés. Quant à la question de savoir s'il convient de prendre חצי dans le sens de *moitié* ou de *part, portion indéterminée*, il serait trop long de la traiter ici; elle trouvera place dans mon commentaire.

L. 9. Les points que j'ai signalés dans le mot אשות sont, bien entendu, des apparences accidentelles.

A la fin, il m'est impossible de « sicher erkennen » les lettres בן, dont la restitution n'a, d'ailleurs, jamais fait question; l'indication au crayon que j'en avais tracée sur le bord de l'estampage est un simple *memento* de restitution et n'avait nullement la prétention de marquer la *place* de ces lettres que je n'ai pas vues et ne vois pas encore; j'ai trop le respect des estampages en général, et de celui-ci en particulier, pour me permettre d'accentuer au crayon des linéaments que je croirais distinguer.

L. 10. J'ai déjà décrit l'aspect du ט, dans la *Revue critique*, comme grand cercle; quant au croisillon central, il est très probable, mais l'estampage, fort

mal conservé ici, ne le donne certainement pas avec la netteté que lui attribue la copie de ces Messieurs.

A la fin, le י initial de ישראל, qui se restituait forcément, est matériellement invisible pour moi, bien que la copie et la transcription de ces Messieurs le figurent sans une ombre de doute.

L. 11. Le ט de עטרת est ici un peu plus clair; la forme que lui donnent ces Messieurs répond assez bien à ma description de la *Revue critique*, et le croisillon central dont j'ai eu tort de ne pas parler s'entrevoit sur le basalte. J'ai, du reste, l'intention d'en faire dans l'édition définitive, un *fac-similé*, à la grandeur d'exécution.

A la fin : העם·ם; après le ה, il pourrait, à la rigueur, y avoir les traces d'un ע, mais il serait très petit et bien près de la lettre précédente; au delà je ne distingue plus rien[1], si ce n'est des accidents et des plis du papier qui peuvent prêter à plus d'une illusion; et cependant ces trois dernières lettres sont figurées comme certaines et totalement vues. ה[עם] constituerait une conjecture plausible, déjà proposée, du reste, et acceptable à titre de restitution, mais non de lecture. Quant au dernier ם, je le tiens pour entièrement gratuit, et le repousse jusqu'à plus ample informé; ces Messieurs y ont été certainement entraînés par le désir de retrouver un nouvel exemple de cette construction du génitif exprimé par la pré-

[1] Peut-être un point après la deuxième lettre qui suit le ה.

position מן, construction dont ils croient avoir découvert l'existence dans d'autres passages de l'inscription qui seront discutés plus bas.. On peut toujours chercher ici un substantif commençant par ה, ou même, si ce ה est l'article, admettre une construction כל ה[עם [1]־הקר, avec *deux articles;* cette construction, bien que peu fréquente en hébreu, n'y est pas inconnue[2], et je l'ai constatée récemment en phénicien[3].

L. 12. Le point après ־רית, signalé comme omis, figure sur la planche de la *Revue archéologique* et dans mes transcriptions.

A la fin, le ס tracé au crayon sur le bord de l'estampage, en dehors du champ de l'inscription, l'est (comme le בן de la l. 9) pour mémoire, et nullement pour marquer la place réelle de cette lettre qui, bien qu'indistincte, se restitue avec certitude.

L. 13. Le point que j'ai cru voir un moment avant le ה, dans le groupe חבה, fin du mot (אס־)חבה, ne doit pas être réel, en effet; il me paraît trop haut et trop petit. Préoccupé par l'aspect sous lequel ce mot se représente à la ligne 18, j'ai eu le tort, dans la *Revue critique*, de prendre cet accident trop au sérieux, et il vaut mieux revenir à mes premières transcriptions qui n'en tenaient pas compte.

Le ש de אשב est donné comme sûr dans ma transcription, ce qui annule naturellement les points de

[1] Ou tel autre mot appartenant au même ordre d'idées.

[2] *Psaumes*, CXXIV, 4; II *Rois*, XVI, 4, et surtout *Jérémie*, XLV, 16 : כל העם הארץ.

[3] Voir mon *Recueil d'archéologie orientale*, p. 91.

doute dont la lettre était encore surmontée dans la planche de la *Revue archéologique.*

A la fin, la lecture אנשי est, pour moi, entièrement imaginaire; au delà du א je ne vois rien, et, si je voulais forcer, je pencherais de préférence pour les traces d'un ש; remarquer, d'ailleurs, que le parallélisme fait plutôt attendre אש que אנשי.

L. 14. Ma deuxième planche portait déjà, ainsi que ma transcription, יאמר et non ימר.

A la fin, la lecture ואו a déjà été donnée par moi, avec cette différence que je ne vois le ו qu'en partie et que je ne discerne pas le א, dont, d'ailleurs, la restitution s'impose.

L. 15. בללה était déjà correctement transcrit dans ma deuxième planche; quant à בקע, la *Revue critique* le donne (comme veulent bien le reconnaître ces Messieurs)[1].

A la fin, il y avait certainement un ה, dont on peut voir peut-être des vestiges avec un peu de bonne volonté, mais dont la restitution, en tout cas, n'a jamais fait de doute.

L. 16. Au lieu de כלה, ces Messieurs lisent כלם (ce qui, du reste, ne change pas sensiblement le sens); bien que sur leur planche ils dessinent le ם comme incertain, ils le marquent comme sûr dans leur transcription. Je ne vois pas de ם sur l'estampage, qui est là fort nébuleux; sur le basalte, égale-

[1] Pour ce qui est de la coquille d'imprimeur qui a fait substituer שחרת à צהרם, et à laquelle personne, même ces Messieurs, ne s'est mépris, je passe condamnation.

ment très fruste, je verrais plutôt, si l'on pouvait dire que l'on voit réellement quelque chose, un bas de ה avec un point; Selîm a copié un ך, ce qui se rapproche plus de ה que de ש[1]. Je crois pouvoir, jusqu'à meilleur avis, maintenir la possibilité d'un ה, tout en reconnaissant qu'il n'est pas d'une lecture certaine.

Au lieu de אלפן, ces Messieurs lisent אלף · ם. Il y a, en effet, sur le basalte, après le ף, un point ou un trou, que j'ai moi-même signalé dans la *Revue critique;* mais est-ce un point réel ou un accident analogue à celui qu'on remarque, par exemple, dans le même mot, après le א? Il faut avouer que, dans ce cas, la construction du singulier אלף après שבעת = *sept mille,* serait des plus surprenantes et en contradiction avec tout ce que nous connaissons jusqu'ici sur la loi générale qui régit les noms de nombre dans les langues sémitiques. Ces Messieurs ne soulèvent même pas cette question capitale; elle m'arrête net et m'empêche de les suivre dans cette nouvelle voie. La lettre que j'ai considérée et que je considère encore comme un ן devient pour eux un ם; malheureusement l'estampage et le basalte ne sont pas explicites sur ce point, bien que, suivant moi, l'estampage montre plutôt l'apparence d'un ן[2]. Évidemment, ces Mes-

[1] Cependant, je n'attache pas à ce fait une valeur absolue, Selîm ayant une fois rendu ainsi un ם notoire (l. 7 de la copie, caract. 14).

[2] La copie de Selîm semblerait donner ici raison à ces Messieurs, car une fois il figure de même un ם certain (l. 3 de sa copie, caractère 22, ligne XIV de l'original). Mais l'on peut toujours dire que c'est ici une interprétation arbitraire d'une lettre douteuse.

sieurs ont été entraînés dans ce sens par le désir de retrouver un nouvel exemple de cette fameuse construction avec מן qui paraît leur tenir à cœur, mais que, pour ma part, je ne crois justifiée par aucun des passages de notre texte.

Ce qui suit jusqu'à |ונגברת est très difficile à distinguer. Dans la *Revue critique* je m'étais borné a décrire les vestiges ou apparences de lettres que je croyais voir sur l'estampage et le basalte, me proposant de discuter ailleurs, avec l'aide de la copie de Selîm, les mots qui pouvaient s'adapter à ces traces. Ces Messieurs m'ont devancé; c'était leur droit. Ils n'éprouvent aucune difficulté à lire : (מ)גברן·ומכנן. La seule lettre pour laquelle ils marquent un doute est la dernière (du deuxième mot), qui « *doit*, disent-ils, se cacher dans un pli de l'estampage ». Cette assertion est toute gratuite [1]; il n'y a certainement jamais rien eu sur l'estampage entre la barre séparative et la lettre à queue que j'ai déja indiquée comme ן ou ם, et qui correspond à leur avant-dernière lettre נ. La copie de Selîm est pour tout ce passage particulièrement précieuse, et c'est surtout ici qu'il est regrettable que ces Messieurs aient négligé d'en faire usage; cette copie ne donne qu'un seul ן et non deux [2]. Ensuite, en remontant, il y avait certainement une lettre à tête triangulaire; il est possible que ce soit un ב [3],

[1] C'est la barre séparative qui est traversée par le pli.

[2] On pourrait dire, il est vrai, que Selîm en a sauté un, mais l'estampage me semble très catégorique sur ce point.

[3] Possibilité que j'avais déjà indiquée dans la *Revue critique*, ainsi que celle d'un ח.

mais il est très possible aussi que ce soit un ר, comme le montre la copie de Selîm. Puis vient, toujours en remontant, une lettre qui, sur l'estampage, et sur la copie de Selîm, apparaît à cet état : ך; est-ce ה י, ou même נ (avec addition d'un trait parasitaire accidentel)? En tout cas ce ne peut pas être un מ[1], bien que ces Messieurs l'affirment sans hésiter. Puis vient un ו, dont on entrevoit encore la haste horizontale et que Selîm donne à l'état parfait. Nous voilà loin de la lecture proposée avec tant d'assurance par ces Messieurs : ומכנן.

Le mot qui précède et qui semble séparé de celui-ci par un point, doit bien être גברן; cette fois, la lecture de ces Messieurs me paraît excellente, quoique les lettres soient loin d'être conservées sur l'estampage avec l'intégrité que leur prête leur dessin et qu'ils aient été visiblement guidés par le parallélisme du passage indiquant clairement que la mention des *femmes* prises à Nebo doit être précédée de la mention des *hommes*[2]; elle est indirectement confirmée par la copie de Selîm, malgré la perturbation qu'on y remarque, perturbation venant de ce que le copiste, arrivé à ce mot, avait justement à passer d'une ligne à l'autre : en effet, on y retrouve très net-

[1] L'on pourrait objecter qu'une fois Selîm a figuré par ך un מ certain dans le mot החרמתה (copie, ligne 7, caractère 14); mais, dans le cas qui nous occupe, l'aspect même de l'estampage est tout à fait contraire de l'hypothèse d'un מ.

[2] La chose est déjà expressément formulée dans mes premières traductions : « et je tuai tout, sept mille [*hommes* . . . . . ».

tement, bien qu'intervertis, le ן et le ר; le ב a été sauté[1]; le signe 𐤍 doit représenter le נ. Ce dernier fait, si l'on pouvait se fier à la constance du copiste, tendrait à faire croire que, dans le mot suivant, que nous venons d'examiner, son 𐤍 est également un נ, ce qui conduirait pour ce mot à la lecture נרן.

Tout à fait à la fin de la ligne, Selîm, après ·וגברת, a copié 𐤍𐤅, ce qui, ici encore, tend à exclure le prétendu ב sur lequel ces Messieurs ont reconstruit leur mot : ·בנת[2]. Il semble bien, en tout cas, que ce mot, quel qu'il soit, correspond au mot douteux qui suit גברן, comme גברן lui-même correspond à גברת; ces deux mots commençant par la même lettre, lettre qui, selon toute vraisemblance, n'était pas un ב, doivent être le même mot au masculin et au féminin. Tout en repoussant בנן et, par suite, בנת, je n'ose encore me prononcer sur l'identité de ce mot; tout dépend de la lettre que représente ici dans la copie de Selîm le signe 𐤍; dans le reste de sa copie il rend ainsi 18 fois le 𐤄, 6 fois le 𐤉, 2 fois le Λ, 1 fois le 𐤌, 1 fois le 𐤃 ou le 𐤅, 1 fois le 𐤐. Cette statistique nous mènerait aux combinaisons הרן et הרת, נרן et נרת, ירן et ירת, מרן et מרת, פרן et פרת, dont quelques-unes fourniraient à la rigueur des sens plausibles que je n'ai pas le loisir de discuter ici[3].

[1] Probablement à cause de sa ressemblance avec le ר.

[2] Selîm ne donne pas le נ que ces Messieurs dessinent comme sûr, et dont, pour ma part, je ne vois pas trace sur l'estampage.

[3] Il ne faut pas perdre de vue, en outre, que la deuxième lettre du mot prête également au doute : ר, ד ou ב (comparer la façon dont Selîm a figuré le ב dans גברת et ailleurs).

L. 17. ת·ורחמת[a été intégralement donné dans la *Revue critique*. Le point que j'ai cru voir avant le deuxième ה dans החרמתה est très douteux (Selîm ne le donne pas); je ne ferais pas difficulté d'y renoncer.

A la fin, après משם, je ne distingue qu'un א, faible mais reconnaissable, et peut-être les traces d'une haste pouvant appartenir à différentes lettres. Ces Messieurs n'hésitent pas à lire ארא, ce qui, combiné avec le commencement de la ligne suivante, donnerait la leçon ארא־לי·יהוה, les *Ariels de Jehovah*. J'avais déjà, comme ils le font remarquer, mis en avant cette leçon, avec d'autres, mais à titre de restitution; je crois prudent de lui maintenir ce caractère, et de ne pas perdre de vue la possibilité des leçons אהלי ou même את·כלי. Si ce passage était réellement parallèle à celui de la ligne 12, את·אראל·דודה, l'on s'attendrait également ici à la présence de la particule את et à la répétition du verbe אשב, au lieu de אקח; il faudrait aussi rendre compte de l'emploi du singulier dans le premier cas et du pluriel dans le second. Ces points une fois fixés et le parallélisme admis, il en résulterait assurément la tentation que j'ai eue moi-même, de faire de דודה le pendant de יהוה et d'y chercher le nom d'une divinité[1]; c'est une question que j'ai déjà soulevée dans le mémoire spécial que j'ai consacré à l'interprétation de cet important passage, et que j'ai eu l'honneur de

[1] Divinité mâle ou *femelle*.

lire, il y a une quinzaine d'années, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je ne puis la traiter ici; elle trouvera sa place dans l'édition définitive de la stèle. Jusque-là, l'on fera bien de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire des conclusions s'appuyant sur une base paléographique beaucoup plus précaire que ne pourrait le faire croire la lecture problématique donnée comme certaine par ces Messieurs.

L. 18. Au lieu de אסחב·הם, ces Messieurs lisent אסחביהם. J'avoue que le point séparant le verbe de son suffixe n'est pas sans causer quelque surprise, bien qu'il se puisse expliquer logiquement; mais l'on reconnaîtra que le י serait autrement surprenant et qu'il faut y regarder à deux fois avant d'enrichir la grammaire sémitique de ce « merkwürdiges Verbal-Suffix ». Vérification faite, je ne vois pas ce י dessiné par ces Messieurs à l'état parfait; je crois que, l'imagination aidant, ils l'ont reconstruit de toutes pièces sur un petit coup de ciseau sans conséquence. Je tiens toujours pour un point[1].

L. 19. A la fin, malgré les doutes exprimés dans le commentaire sur le י, le mot פני est dessiné et transcrit comme sûr; cette lecture n'a que la valeur d'une restitution, que je trouve, d'ailleurs, aujourd'hui préférable à celle de פניה.

[1] M. Noeldeke (*l. c.*) également; il fait remarquer avec raison que la séparation du suffixe lourd a au moins des analogies en araméen, tandis que le prétendu י « sprachlich und orthographisch grossen Anstoss giebt ».

L. 21. Malgré l'empâtement qui masque la tête de la dernière lettre du mot יערן et sur lequel j'avais appelé l'attention, il vaut mieux, ainsi qu'on l'a fait depuis longtemps (M. Renan), interpréter cette lettre comme un ן que comme un ם.

A la fin, le ח de חמת, qui n'a, d'ailleurs, jamais fait de doute pour la lecture, bien que faible, se distingue mieux que je ne l'ai dit et, cette fois, ces Messieurs sont fondés à le marquer comme visible.

L. 22. Le ל de עפל, bien que maltraité est probable, et, malgré les réserves que j'ai cru devoir faire, je penche de plus en plus pour cette lecture donnée dans mes premiers essais et due à M. de Vogüé. Quant au ה qui le précède, il est correctement marqué dans ma troisième reproduction, confirmée sur ce point par mes transcriptions. Dans שעריה, je n'ai parlé que d'une apparence de petit point entre le י et le ה, sans en faire état dans la lecture.

L. 23. האשו[חן·לב]ין; le ו devrait être donné comme restitué; mais, cette réserve faite, ces Messieurs me paraissent avoir été cette fois bien inspirés, car les traces qui restent sur le basalte et l'estampage sont, en effet, plus favorables à la conjecture d'un ו qu'à celle d'un ש, pour laquelle je penchais autrefois. La restitution ....האשות qu'ils obtiennent ainsi, et qui, du reste, non plus que celle de בין, n'est proposée pour la première fois, est très tentante. Je crois seulement qu'entre ...ו]האש et ין il n'y a pas l'espace matériel pour loger les quatre lettres : חן·לב; il n'y a place que pour deux lettres, trois au plus. Rien

n'oblige à supposer ici le pluriel de ce mot qui apparaît au singulier à la ligne 9; peut-être y avait-il simplement האש[וח·לם]ין? En tous cas, לם est une pure conjecture, et il reste encóre à voir si c'est le dernier mot des combinaisons possibles.

A la fin, la tête du ר est encore visible; quant aux traces du ב, elles sont tellement légères qu'il serait difficile d'identifier la lettre si la restitution n'en était pas indiquée surabondamment par le contexte.

L. 24. Le ה par lequel débute la ligne est expressément donné comme sûr dans la *Revue critique*, et le point après לכל est marqué dans mes transcriptions et copies. Après עשו· (עשלו est une coquille à laquelle personne ne pouvait se tromper) il y avait certainement, comme je l'ai admis, un ל, mais il faut les yeux de la foi pour le *voir* sur l'estampage[1].

L. 25. Ces Messieurs reconnaissent comme moi, à la fin de la ligne, dans les traces visibles sur l'estampage et le basalte, le mot אסר, dont le reste est rejeté au commencement de la ligne 26.

L. 26. Ici, nous sommes en complet désaccord. Au commencement de la ligne, également fruste sur l'estampage et le basalte, ces Messieurs lisent ן̈·מישראל, au lieu de [י]ישראל, ce qui, combiné avec le mot אסר de la fin de la ligne précédente, leur fournit un nouvel exemple de la prétendue construction avec la préposition מן, qui semble être chez eux une idée fixe. Je ne vois aucune trace de ן·ם; bien plus, il n'y

[1] Je l'ai donné dans ma transcription, mais j'aurais dû l'indiquer comme restitué.

a pas, du moins à mon estime, place pour deux lettres et un point avant le mot ישראל. Je m'en tiens à la restitution d'un י, dont je pourrais même, si j'avais les hardiesses de ces Messieurs, prétendre retrouver un vestige dans un petit trait angulaire existant sur le basalte.

A la fin, ces Messieurs lisent ארנן ו, en avouant qu'ils n'ont pas vu le point disjonctif auquel on s'attendrait après le ן, et en reconnaissant que le ו n'est pas « deutlich »; il faut qu'il le soit vraiment bien peu pour qu'ils le déclarent; aussi sommes-nous en droit de nous demander si la vraie leçon n'était pas | ארנן[1], coupe de verset qui irait peut-être mieux pour le balancement du parallélisme.

L. 27. Je ne comprends pas les critiques de ces Messieurs au sujet du mot הרם après ce que j'en ai dit si nettement dans la *Revue critique*.

A la fin, ils voient un ן « ziemlich grosses »; par moment, on croirait, en effet, en saisir la tête, mais il se peut que ce soit une apparence due à un pli de l'estampage; d'ailleurs, cette dernière lettre ne changerait pas le sens que j'ai attribué au mot, *être ruiné*, sens que ces Messieurs adoptent.

L. 28. Ces Messieurs ayant laissé en blanc la lacune initiale et ne proposant à ce sujet rien de ferme dans leur commentaire, je ne m'en occuperai pas ici, me réservant de reprendre en temps et lieu cette question, qui n'est pas épuisée.

[1] Pour moi le deuxième ן n'offre plus que des traces, et je ne l'ai donné que comme visible en partie.

A la fin, je ne vois pas le כ[1], qu'ils ne reconnaissent qu'avec « Wahrscheinlichkeit ».

L. 29. Au début de la ligne, après avoir hésité entre חי et א?, j'avais cru devoir écarter la première lecture. Ces Messieurs la reprennent pour leur compte; ils ont peut-être bien raison et j'inclinerais à y revenir; la lettre douteuse serait bien courte pour un א. Le מ de מאת est formellement donné dans la *Stèle de Dhibân* et dans la *Revue critique*.

J'ai la satisfaction de constater, chemin faisant, que ces Messieurs se sont franchement ralliés à mon explication de קרן par *villes*, explication que je n'avais pu réussir jusqu'ici à faire admettre par la plupart des critiques qui se sont occupés de notre inscription.

A la fin, j'ai déjà donné par conjecture le ת que ces Messieurs assurent avoir réussi à distinguer.

L. 30. Ces Messieurs admettent ma restitution ·י·את·מהדבא·; nous ne différons que sur le nombre des traces de lettres encore reconnaissables.

A la fin, il ne serait pas impossible que ce que j'ai pris pour un מ fût un נ, et j'ai eu tort de me prononcer trop catégoriquement entre ces deux lettres si faciles à confondre, pour peu que leur tête ne soit pas très nette; קד n'est rien moins que certain et, ces Messieurs eux-mêmes n'étant pas d'accord sur ce qu'ils croient voir l'un et l'autre, l'on me permettra de bénéficier de ce doute avoué et de réserver mon jugement jusqu'à plus ample informé.

[1] Auquel j'avais, d'ailleurs, pensé en proposant, dès le début, la restitution מל[כ-תי] (*Stèle de Dhibân*, p. 41).

L. 31.. צאן (= *troupeaux*??) est inscrit en toutes lettres dans la *Revue critique*.

Dans la région si maltraitée, vers la fin, ces Messieurs proposent de lire בן·דדן·ודדן. Cette mention des Dedanites à propos de Horonaïm serait assurément d'un haut intérêt historique. Mais bien que ces Messieurs, dans leur préambule et leur traduction [1], la considèrent comme définitivement acquise, je la tiens pour plus que douteuse [2]; בן paraît, à première vue assez tentant, et j'avais moi-même consigné la possibilité de cette lecture dans la *Revue critique*, en disant : « le ב indiquerait-il un patronymique »; mais il faut reconnaître que le ן est problématique et que cette seconde lettre pourrait être soit ח, soit ש, soit quelque autre caractère. En tout cas entre le ב et le ו, qui sont sûrs, il est matériellement impossible de loger les caractères ן·דדן· que ces Messieurs prétendent avoir réussi à déchiffrer; il y a place tout au plus pour *deux* lettres de dimensions normales.

Pour moi, voici l'état du passage : ישב·בח·ב??·?ודר?; il faut très probablement y chercher un ou deux noms propres d'homme, suivant qu'on admet ou non la réalité du point avant le ו.

אנך que j'ai essayé de retrouver dans les traces de

[1] Dans leur commentaire, les deux collaborateurs ne sont pas aussi affirmatifs et trahissent des divergences sur le degré de certitude de cette lecture.

[2] *Die Dedaniter am Schluss sind wohl ziemlich unsicher*, dit M. Noeldeke (*l. c.*); s'il pouvait voir l'estampage et le basalte, il se prononcerait encore plus catégoriquement contre cette lecture.

la fin de la ligne est douteux; mais le אמר de ces Messieurs n'est pas plus sûr.

L. 32. Au commencement, וי a dû être vu par moi sur l'estampage, quand je pouvais encore le manier plus commodément qu'il n'est possible de le faire aujourd'hui qu'il est monté entre les deux glaces; il est probable que ce sont les sommités de ces lettres qui y sont conservées.

A la fin, je crois voir la tête très faible d'un ר, après וא, ce qui confirmerait ma conjecture וארד; quant à אלה qui « wohl steckt » ensuite, il « steckt so wohl » que je n'en vois pas trace; d'ailleurs, il n'y a plus de place disponible pour ces lettres, qui n'en sont pas moins dessinées en pointillé.

L. 33. Les deux premières lettres de ישבה, au commencement, sont dessinées et transcrites en pointillé. Or, il est matériellement impossible que ces Messieurs les aient vues, peu ou prou, attendu que l'estampage ne commence incontestablement qu'au ב, et que le basalte manquait à partir de cet endroit. Interprétant mal un rapprochement très naturel que j'avais fait avec un passage similaire de la ligne 9, ils ont cru apparemment que j'avais pu entrevoir sur l'estampage des traces de ויש et, tout en disant qu'ils n'osent pas affirmer d'après l'estampage l'existence de ces trois lettres, ils n'hésitent pas, pour ne point demeurer en reste, à en figurer deux! Le délit d'arbitraire est flagrant, cette fois.

Au lieu de ועל[ת]י, ils lisent ועלארה, qui serait un nom de lieu. Sans chercher à atténuer les doutes

auxquels elle peut prêter et que je n'ai pas dissimulés, je crois pouvoir maintenir ma lecture à côté de la leur qui prête à bien plus de doutes encore; plus satisfaisante, à mon avis du moins, comme paléographie, elle a, en outre, l'avantage de bien cadrer avec le contexte et de ne pas donner naissance à un nom de lieu tout à fait inconnu dont ces Messieurs eux-mêmes sont fort embarrassés.

L. 34. Un ב au lieu de ד dans שדק, n'est pas possible; quant à ס au lieu de ש dans שת, il reste si peu de chose de la lettre, que cette opinion peut se soutenir; ce qui m'a conduit, et m'engage encore à opter pour ש, c'est que pour un ס les angles seraient bien écartés. Quant au י, ou autre lettre similaire, dont ces Messieurs croient retrouver des traces auparavant, c'est une pure hypothèse sur laquelle ils paraissent eux-mêmes si hésitants et le basalte me semble si peu concluant, qu'il me sera permis, j'espère, de la négliger.

Bien que ces Messieurs disent qu'il y a peut-être encore beaucoup à tirer, même après eux, de l'estampage et des fragments actuellement existants, je doute que la « vendange d'Abi-Ezer » qu'ils estiment avoir faite, et que je crois avoir réduite à sa juste valeur, laisse grand chose « au grapillage d'Ephraïm ». Est-ce à dire qu'il faille renoncer à tout espoir de voir quelque lumière inattendue venir éclairer les parties encore obscures de cette grande page d'épigraphie sémitique si malheureusement déchirée? Je ne le

pense pas; mais, c'est d'un autre côté que je l'attends. Il se peut qu'on en recueille encore des lambeaux restés aux griffes des Bédouins. Plusieurs années après mon départ de Palestine, un fragment de la stèle contenant cinq ou six lettres a été apporté de Dhîbân à Jérusalem et a passé de là en Allemagne[1]. Ce morceau, dont la position se détermine sans difficulté (vers la fin des lignes 3-4), ne nous a appris malheureusement rien de nouveau, parce qu'il appartient à une région pour laquelle l'estampage était suffisant; mais le fait même de son apparition nous indique qu'il doit exister encore sur place d'autres fragments, appartenant peut-être, ceux-là, à des régions du texte pour lesquelles l'estampage est en défaut et nous laisse dans l'embarras, par exemple, à tout le côté gauche de la stèle avec les fins de lignes controversées pour lesquelles nous n'avons proprement rien et où s'est exercée si librement l'imagination de MM. Smend et Socin. Il n'est pas possible que toutes les parties manquantes de l'original aient été anéanties et, pour ainsi dire, pulvérisées par les Bédouins; elles doivent, pour une bonne part, se retrouver entre leurs mains à l'état de fragments, d'éclats plus

[1] MM. Smend et Socin expriment le vœu que la Société orientale allemande, s'inspirant de l'exemple du *Palestine exploration fund*, qui a gracieusement offert au Louvre les quelques fragments en sa possession, veuille bien se dessaisir en notre faveur de cet autre fragment devenu sa propriété, afin que tout ce qui reste du monument soit réuni. Il ne m'appartient pas d'insister sur ce vœu courtois, mais l'on me permettra tout au moins de réitérer publiquement une demande que j'ai à diverses reprises adressée en Allemagne sans succès; serait-il possible d'obtenir un moulage du fragment pour l'encastrer, en attendant mieux, dans la restauration du monument?

ou moins grands. Nous savons pertinemment qu'après la mise en pièces de la stèle, les Bédouins s'en sont partagé les morceaux, à la possession desquels ils attribuaient une vertu magique. Une enquête menée adroitement sur les lieux ne saurait manquer de faire sortir de leurs cachettes nombre d'épaves plus ou moins importantes de ce lamentable naufrage. Il serait vivement à souhaiter, dans l'intérêt de la science, que cette enquête, qui certes aurait ses difficultés, et même ses périls, fût entreprise un jour; quant à moi, je m'en chargerais bien volontiers si l'on daignait me la confier, heureux d'avoir enfin les moyens d'entrer dans cette terre promise de Moab, que je n'ai pu apercevoir, hélas! que de loin, et où il ne m'a pas été jusqu'ici donné de mettre le pied.

Celui, quel qu'il soit, qui se dévouera à cette recherche devra, en outre, ne pas perdre de vue un objectif qu'il me suffit d'énoncer pour en faire comprendre l'importance capitale. J'ai dit dans le temps que la stèle qui, dans l'état où nous la possédons, compte trente-quatre lignes, devait avoir *au moins une trente-cinquième ligne*, à en juger par le commencement de phrase |וא[נך], que je crois avoir déchiffré à la fin de la ligne 34.

Il se pourrait fort bien que la stèle ainsi notoirement incomplète par le bas[1] le fût dans des proportions tout à fait inattendues. Je m'explique. Ce que nous en avons mesure environ 105 centimètres de

[1] Il est à noter que nous n'avons pas retrouvé trace, sur un seul fragment, de la partie inférieure du rebord qui devait encadrer toute la stèle.

hauteur. Qui nous dit que la stèle primitive n'avait pas, par exemple, le *double* de cette hauteur? Nous connaissons des stèles égyptiennes et assyriennes de même forme, dont les dimensions en hauteur dépassent de beaucoup celle-là; il serait intéressant de comparer à ce point de vue ces monuments congénères avec le nôtre, et de voir dans quelles proportions la hauteur se trouve ordinairement par rapport à la largeur moyenne et à l'épaisseur. S'il en était ainsi, l'on serait autorisé à supposer que la stèle primitive, contenant une inscription deux ou trois fois plus longue que celle qui nous est parvenue, a pu être, à un moment donné, soit rompue par le milieu, soit débitée en deux ou trois blocs, et engagée à cet état dans les matériaux de quelque construction postérieure. Il resterait alors à chercher si, par hasard, les ruines de Dhîbân ne nous auraient pas conservé, noyés dans quelque vieille muraille, ces tronçons qui réunis à celui que nous possédons déjà, constitueraient un texte véritablement imposant, dont le texte possédé par nous ne nous aurait donné jusqu'ici qu'une faible idée. L'aventure vaut bien la peine d'être tentée [1].

[1] Sans compter la chance de trouver quelque pendant de la stèle de Mésa. A ce propos, un mot. Je me suis toujours demandé si le curieux bas-relief de Chîhân ne pourrait pas représenter par hasard le roi Mésa en personne. dans son rôle de vainqueur, assisté par Chamos; nous aurions alors là l'illustration plastique de la stèle. Dans ce cas, ce serait peut-être aux environs de Chîhân et Fouqou' qu'il conviendrait de chercher l'emplacement du vieux sanctuaire moabite de Qerioth.



Monsieur le Comte Riant
Membre de l'Institut
à Monthey en Valais
Suisse


3 2044 014 189 104

